

et calme, sans inquiétude sur le sort de sa fille bien-aimée.

A l'époque où nous sommes arrivés, Lisbeth était une délicieuse, créature de vingt-quatre ans; grande, svelte, élancée, blonde comme les blés, avec un visage aux traits charmants et réguliers, éclairé par deux yeux pleins de douceur et d'azur.

Il y avait une triste page dans la vie de cette belle jeune femme, et cette page nous allons la raconter.

Nous avons dit que Lisbeth avait épousé un brasseur de Leyden.

Intelligent, laborieux, honnête, Rosensburg avait cependant un terrible défaut. Il était joueur.

Un soir, six mois environ après la mort de la mère, le brasseur rentra au logis, le désespoir dans l'âme.

Le malheureux venait de perdre une somme énorme et comprenait que rien ne pouvait le sauver de la ruine et peut-être du déshonneur.

La jeune femme l'accueillit avec un sourire, et ne remarqua nullement la résolution fatale écrite sur le visage de son époux.

Rensburg était décidé à mourir.

Cette soirée — la dernière qu'il devait passer auprès de celle qu'il aimait, — fut pleine de parfums et d'enivrements.

Il semblait que la vie voulait se faire regretter en prodiguant pendant une heure tout ce qu'elle contient de bonheur...

Pauvre Lisbeth!... elle s'était endormie bercée par l'espérance aux ailes d'or, elle s'éveilla bientôt à l'appel sinistre du désespoir.

Rensburg venait de se brûler la cervelle!

L'infortuné, dans quelques lignes écrites à la hâte, suppliait Lisbeth de lui pardonner son abandon, il racontait sa faute

et mourait désespéré de laisser sa femme sans pain.

Sans pain, en effet, car lorsque la brasserie fut vendue et que les dettes furent payées, il ne resta à l'abandonnée, que dix kreutzer pour toute fortune!

Quarante centimes environ.

Elle n'avait plus un toit pour reposer sa tête, elle n'avait plus une âme pour épancher sa douleur. Nous nous trompons; des voisines s'étaient offertes pour recueillir la malheureuse jeune femme, et Lisbeth étit restée silencieuse et morne devant ces propositions amies...

Sa fierté s'était réveillée avec le sentiment de sa misère; je travaillerai, se dit-elle.

En quittant la maison où elle avait aimé et souffert, Lisbeth sentit son cœur se briser.

Arrivée sur le seuil de la porte, elle s'arrêta, jeta un dernier regard sur le passé, s'assit sur un banc de pierre et se prit à sangloter.

La nuit tombait.

La rue était déserte, on pouvait seulement apercevoir à son extrémité l'ombre d'un passant, qui s'approchait avec lenteur.

— Mon Dieu, murmurait la pauvre Lisbeth, donnez-moi le courage de supporter les souffrances de la vie; me voici seule en ce monde, n'espérant plus rencontrer le bonheur, pleurant sur le seuil de cette maison, dans laquelle je n'ai plus le droit de pénétrer;... mon Dieu, recevez mon mari dans le sanctuaire de votre maison; pardonnez à son aveuglement, daignez jeter sur lui et sur moi un regard de pitié.

Le passant, dont la silhouette se dessinait fantastiquement sur le pavé de la rue, s'était arrêté, muet et pensif, devant Lisbeth.

Et maintenant, reprit la jeune femme,